



LE SAUT DANS LA VIE

Avant-propos

Actuellement étudiant en théologie, Antonin a fait le choix de se préparer à entrer au sein d'un séminaire pour devenir diacre, mais tout dans sa vie ne le prédestinait pas à faire ce choix de vie; en effet, touché par une grande souffrance, il est passé par différentes étapes avant de ressortir guéri.

Entre Burn out, sorcellerie, hôpital psychiatrique et vie sans logement, découvrez le passionnant récit d'une conversion jusqu'au choix de consacrer sa vie à Dieu.

Mise en garde : cet ouvrage est destiné à un public averti. Il contient des récits pouvant heurter les plus sensibles.

Bonne lecture

Antonin.

Livre du même auteur: 60 Minutes avec Jésus.

Tom 1: Le saut dans la vie.

1 -AU COMMENCEMENT

Ce fut un vingt-cinq novembre mille neuf cent quatre-vingt-dix-neuf dans le quatorzième arrondissement à Paris. Je suis là, blotti contre cette femme un court instant comme je suis né prématuré, Frederic, la sage-femme m'emmène dans une couveuse durant quelques semaines. Elle tenait dans ses mains un carnet, comme une sorte de journal de mon évolution.

- Comment voulez-vous l'appeler ? demanda Frédéric.

- Bruno, je veux l'appeler Bruno, a répondu ma génitrice.

Puis elle griffonne une signature dans un coin de page
"Joravskaia"

Ce fut le seul recueil d'informations. Je compris donc quelques années après que je suis né sous X, puis déclaré pupille de l'État.

Pendant ce temps-là, les jours défilent et j'attends sagement dans cet établissement du quatorzième arrondissement à Paris. Des fois des personnes viennent me voir, surtout un couple qui vient souvent. J'ai même fait des promenades avec ces personnes. Aux Buttes-Chaumont. Un quartier où se trouve un grand parc. Un jour, ils sont réapparus et nous sommes partis en voiture.

La route était longue, car, loin de la ville parisienne, nous sommes arrivés en campagne bretonne.

Je fis la rencontre de mes aînés: Eugénie, Mathilde et Jean-Marie. Tous avaient l'air heureux de ma venue.

J'ai vécu des moments paisibles où je gambadais à travers les champs et faisais du tracteur avec Philippe. Phillippe c'est donc mon père adoptif. Je me souviens aussi des bonnes charlottes aux fraises et des bonnes crêpes bretonnes que faisait Maryline, ma mère adoptive.

De bons souvenirs me reviennent jusqu' à l' âge de mes sept ans. J' étais scolarisé dans une école privée, j' étais un enfant plutôt sympathique qui aimait bien l' école et qui allait vers tout le monde. Je me suis donc fait des amis, dont un, avec qui je gardai encore contact: Valentin. Ce fut une relation particulière avec lui, car nous avons été gardés dans la même crèche et nous avons suivi un parcours scolaire identique jusqu'au collège. Après qu' une vingtaine d' années s'écoulèrent, c'était devenu un ami de longue date et je savais que cette amitié serait éternelle. C'est à l'âge de dix ans que j'ai fait ma première communion, je l'ai fait, car mon frère et mes sœurs l'avaient fait bien qu'issu d'une famille peu catholique nous avons été éduqués dans des écoles privées, mes parents se sont mariés religieusement et nous étions baptisés dès l'enfance. C'est après ma première

communion que j'ai pris conscience de certaines choses, notamment du fait que le Christ est présent dans l'Eucharistie. Je me souviens de ce jour où je me tenais vêtu d'une tunique blanche ornée d'une croix en bois et d'une corde autour de ma taille. J'étais rempli de joie à l'idée de recevoir pour la première fois l'hostie. Bien que je ne comprenais pas vraiment le sens de cette démarche, je ressentais une profonde gratitude lors de la communion. Je me rappelle encore le goût de carton, qui était plutôt désagréable, mais quelque chose s'était passé en moi. Je ne peux pas l'expliquer simplement, mais j'avais développé un goût pour la messe et, surtout, j'ai senti une vocation précoce pour devenir prêtre. Cela peut sembler prématuré, mais mon amour pour Jésus était si profond que je voulais le suivre. Après cette première communion, ma croix en bois ne me quittait pas. Cette croix, je l'adorais, car j'aimais tellement mon Jésus ! C'est à Lourdes que j'ai vécu ma première confession lors d'un pèlerinage. Je ne savais pas quoi dire et j'étais stressé, alors j'ai confessé un seul péché, qui me semblait le plus important parmi ceux dont j'avais honte à l'égard de Dieu. Je savais que ce n'était pas la voie de la sanctification, que cela me faisait du mal, et que cela offensait Dieu. Le prêtre m'a aidé à réciter l'acte de contrition, puis m'a absout de tout péché au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit ! C'était dans le cadre d'une veillée de prière : je me rappelle que des reliques de Sainte

Bernadette étaient avec nous durant cette veillée. J'adorais les chants de louange. Je me sentais vivant, habité par les chants ! C'était comme une source d'espérance: Seigneur, que ma bouche chante tes louanges !

CH 2 – CRESCENDO

(Un certain jour en deux mille sept)

— SILENCE, LES ENFANTS ! s'exclama Chantal, l'institutrice et directrice de l'école.

- Nous avons le plaisir cet après-midi d'accueillir une dame pour l'atelier chant.

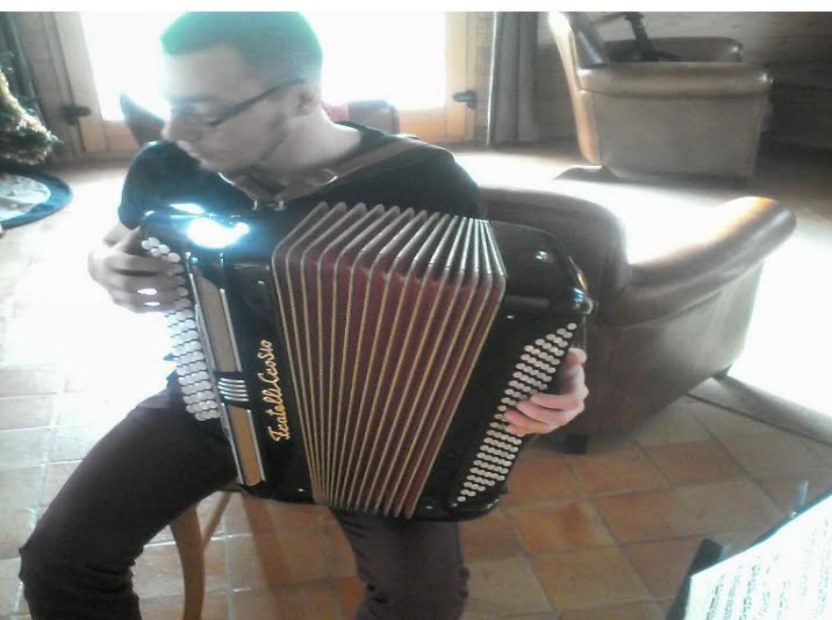
Elle sortit alors d'une housse un instrument. Le son était majestueux et c'était impressionnant.

Le son des notes avait fait vibrer en moi une exaltation certaine et nous commençons à chanter, au son de l'accordéon. Les cheveux bouclés et d'un air souriant, cette femme était devenue une inspiration. Je n'avais plus qu'une chose en tête : reproduire cette sensation et pouvoir transmettre à mon tour le sourire à travers cet instrument.

C'est vers l'âge de 7 ans que ma mère (Maryline) m'a inscrit à une école de musique lors d'une journée portes ouvertes, où j'ai pu découvrir différents instruments.

Cependant, j'ai toujours gardé en tête l'accordéon. Nous sommes alors allés dans la boutique d'accordéon et c'est là que je me suis procuré mon premier accordéon chromatique de la marque Fisart. Les cours ont commencé et je ne maîtrisais pas trop le solfège, mais j'avais une bonne oreille. Les cours ont duré huit ans pour enfin voler de mes propres.

Ailes. À l'heure actuelle, je joue toujours de l'accordéon. À huit ans, je jouais déjà des valses lors des repas de famille. À treize ans, j'étais invité dans les fêtes de villages. Un article est même paru dans le journal régional, moi et mon accordéon étions devenus indissociables pour les personnes qui me connaissaient .



CH 3 --LA COUR D' ÉCOLE

Le temps passait et je me retrouvai en classe de sixième dans un collège privé non loin de la résidence familiale. Ces années de collège me paraissaient longues ; j'étais la cible des autres collégiens. Par mon physique atypique (un petit roux à lunettes avec une voix fluette), une pluie d'insultes s'enchaînant comme un défouloir; cela allant jusqu'aux violences physiques. Je reçois des "balayettes" parfois même des coups de poing: je ne savais pas à ce moment-là vers qui me tourner face à cette détresse. C'était un sujet tabou et aucun adulte ne semblait le remarquer. Je me renfermai donc peu à peu dans une carapace et je fus pris d'un profond mal-être.

Un an après, ce fut la rentrée en classe de cinquième. Une professeure de physique et chimie qui était réputée pour sa grande rigueur m'a également pris pour cible, alors que j'étais un adolescent calme et concentré. Même si je connaissais des difficultés, je devais composer avec des lacunes qui étaient certainement dues à mon état mental de l'époque. Lors d'une réunion parents / professeurs, l'enseignante se mit à prononcer ses mots:

- Madame, votre fils c'est un cataclysme !

Ces mots me rabaissèrent une nouvelle fois. Ce qui

ressortait au fond de moi était des idées morbides, je souffrais terriblement. Alors que je n'avais que treize ans, je me procure mon premier paquet de cigarettes, dans l'idée que je me faisais, d'une mise à mort de ma personne lente et sans souffrances. Et puis, il faut dire aussi que c'est un effet de mode sociale : on paraît plus affirmé en allumant une cigarette en attendant le bus à la fin des cours. Au début, je n'aimais pas ça, puis, peu à peu, cela devenait une addiction et les problèmes commencèrent. N'ayant pas de revenus financiers, il fallut trouver un moyen de s'en procurer à tout prix et puis il fallait que je le cache à mes parents. Cela a duré très longtemps sans que mes parents s'en rendent compte. J'étais assez habile pour ne laisser rien paraître à ce sujet.

Jusqu'au jour où ma mère trouva un paquet et je dus lever le voile sur ce jardin secret. Après avoir dit la vérité, nous sommes allés voir une addictologue, mais une addiction, ça ne s'arrête pas en un claquement de doigts; il faut de la volonté, et je n'en avais pas, bien évidemment. Il fallut quatre années avant que la vérité éclate.

Avec le temps, mon état mental se dégradait de plus en plus et il me fallut quelque chose de plus fort pour oublier un peu toutes ses souffrances. Alors, je découvris pour la première fois les effets de l'herbe illégale qui traînait au coin de la rue. Je me sentais bien, ce fut une expérience à la fois exaltante

sous l'emprise de la substance et à la fois sensationnelle, car c'est bien évidemment interdit d'en avoir la possession

Je te laisse imaginer les problèmes que cela peut entraîner: Problèmes financiers, addictions, peur de la justice; ce n'était en fin de compte pas une bonne idée. Aujourd'hui, j'aligne mes mots, mais, croyez-moi, personne ne voyait mon mal-être et j'avais été incapable de raconter tout cela. J'étais comme tétanisé; impossible pour moi de sortir un mot de ma bouche qui était comme cousue et, très vite j'en étais devenu incapable d'aller à l'école. Pris de nausées le matin, des malaises à répétition, mais pas le choix d'y aller. J'ai appris plus tard que ce fut une phobie scolaire.

À l'arrivée en quatrième année du collège-lycée, les choses ont quelque peu changé au niveau de la maturité et de l'âge. En octobre, deux mille onze, le collège nous a proposé de partir en pèlerinage Montfortain à Lourdes. En avril 2012, quelques élèves de diverses classes du collège Lycée partaient de Rennes en direction de Lourdes. J'ai fait plusieurs connaissances extraordinaires lors de ce voyage. J'ai rencontré des frères de ma paroisse, notamment Jadis et Joseph, deux frères d'origine congolaise. J'ai aussi appris à connaître les élèves de mon établissement, dont Marie, qui aura une grande importance dans la suite de l'histoire. Je faisais partie des hospitaliers. Mon rôle était de répondre aux besoins quotidiens des patients. J'ai également pu faire

du brancardage c'est-à-dire de pousser les malades dans les fameux fauteuils bleus. Je me rappelle m'être procuré mon premier chapelet : il était en perles brillantes, comme un bijou. Je ne savais pas comment l'utiliser et n'avais pas conscience de la puissance de cet objet, de ce qu'il pouvait m'apporter. À dire vrai, je ne connaissais même pas Sainte Bernadette. Bien sûr, j'avais entendu parler de l'apparition de la Vierge Marie à Bernadette au pied de la grotte, mais c'était tout. Ma foi était alors très fragile ; elle se limitait à la croyance en l'existence de Dieu, de Marie et de la vie éternelle. Ce qui était déjà assez ! J'ai toujours aimé aider les autres. C'était quelque chose qui était en moi et qui faisait partie de ma personnalité. Ce que j'ai découvert à Lourdes c'est vraiment cet esprit fraternel et de service. Aider à égayer le séjour en écoutant les autres, en se donnant soi-même sans rien attendre en retour, c'est cela l'esprit de l'hospitalité. Malgré un état mental précaire, j'ai fait preuve d'un grand courage et j'ai réussi à accomplir mon pèlerinage grâce au soutien des autres.

(sanctuaire de Lourdes)



Me voici deux ans après au lycée, mon corps s'était transformé en jeune homme, un début de barbe, les cheveux rasés et une confiance un peu plus marquée.

Cette rage qui m'a habité durant toutes ces années m'a donné un esprit de combattant à toute épreuve. Je désirais devenir quelqu'un qui pourrait potentiellement aider dans les situations de ce type. Je voulais donc m'orienter vers un métier dit de l'opérationnel. J'étais passionné par les pompiers ou l'armée. Le sport était donc devenu une routine quotidienne et l'esprit était là.

CH - 4 A LA RENCONTRE DU CHRIST EN PASSANT PAR MARIE

Dans mon enfance, beaucoup étaient intrigués par mon adoption et l'on me posait la question de savoir si je connaissais ma mère biologique. Je répondais facilement à la question. J'eus la chance que mes parents adoptifs ne m'aient rien caché au sujet de mon adoption. Ils étaient même contents de me faire part de leur enthousiasme et du désir d'avoir eu un autre enfant. Ma mère adoptive parlait librement de ce sujet et m'annonçait bien souvent que, si je désirais qu'elle m'en parle, elle le pouvait. Je ne m'attardais pas sur cela ; peut-être n'étais-je pas encore prêt à être confronté à cette vérité, puisque, pour moi, la question ne se posait pas ; je considérais mes parents adoptifs comme mes seuls et uniques parents, car ce sont eux qui m'ont élevé. Et puis, un jour, j'ai été interpellé par un article dans le journal local... Celui-ci faisant mention d'un groupe de paroles pour les personnes adoptées. Me sentant concerné, je m'y suis rendu. Je me suis alors redécouvert : en fait, je redécouvrais qu'il manquait quelque chose à mon identité. Et si, finalement, mes souffrances étaient en partie liées à une blessure d'abandon ? Être arraché au sein de sa mère, ce n'est pas anodin. N'y avait-il pas là une blessure cachée et

inconnue ? C'est à l'âge de l'adolescence que le désir de la recherche de mes origines a fait surface, j'avais le besoin de comprendre d'où venait ma fragilité. J'ai alors contacté un organisme, le CNAOP (Conseil national pour l'accès aux origines personnelles), car cet organisme détient toutes les informations concernant mon adoption et surtout l'identité de ma génitrice. À cette époque, je faisais beaucoup de rêves ; j'imaginai même une possible rencontre avec ma génitrice. J'avais tellement de questions à lui poser ! Après une interminable attente, j'ai alors obtenu un rendez-vous. À mon arrivée au CNAOP, j'attends avec impatience mon entretien. C'est une psychologue qui m'accueille et qui me pose des questions sur le possible « chamboulement » émotionnel que cela peut engendrer. Elle me demanda si j'étais prêt à lire le dossier et me remit alors celui-ci. Je lus attentivement celui-ci, car je ne pouvais l'apporter. Il faut savoir qu'il faut être majeur pour pouvoir avoir accès à ce dossier. J'avais alors dix-huit ans au moment de la lecture de ce dossier. J'ai alors compris pourquoi elle m'avait confié à l'adoption, j'emploie le mot « confié », et non pas « abandonné », car le fait de ne pas garder son enfant doit être un déchirement. Croyez-moi, je le prenais à ce moment-là pour un abandon. Cet arrachement est resté un acte violent pour ma personne. J'appris par ce dossier quelques informations, notamment le fait qu'elle a résidé à Paris pour des études. J'appris aussi qu'elle a fait l'école hôtelière

comme moi. De mémoire, elle était trop jeune pour assumer sa responsabilité. Elle était d'origine Russe, un nom m'a été donné, ou du moins une signature griffonnée en bas de page : "Joravskaïa" en fait pas grand-chose dans ce dossier j'étais très déçu. Il existe ce que l'on appelle le secret d'adoption, qui permet à la mère biologique de rester anonyme. C'est un droit stipulé dans la loi française. J'étais alors révolté par ce système à savoir qu'ils détiennent son identité et son adresse et je n'ai pas le droit d'obtenir ces informations ! Ce fut un déchirement du cœur. J'étais une fois de plus blessé, mais j'en savais un petit peu plus sur la raison pour laquelle elle m'avait confié. Aujourd'hui, je suis reconnaissant de son acte, car j'aurais pu connaître autre chose que la France et cette famille d'adoption qui m'a tant aimé. Comme je n'avais pas de fondation solide, il fallait que je m'appuie sur quelque chose et ce quelque chose, ce fut ma maman du ciel... celle qui ne m'a pas abandonnée.

Ô, Marie, toi qui es exempte de tout péché, je te confie mes chagrins et mes souffrances. En tant que servante du Seigneur, intercède auprès de ton Fils pour que je trouve du réconfort. Je sais que c'est la volonté de mon Père et je suis prêt à l'accepter. Eh bien, papa, je souffre, mais que ta volonté soit faite ! Donne-moi la grâce d'accepter cela.

CH – 5- EN AVANT MARCHÉ !

Novembre deux mille dix-huit, centre de sélection des armées : Je suis là devant le centre de sélection des armées avec ma convocation en main. Un militaire m'accueille :

Moi: - je suis monsieur Lebrun, voici ma convocation

Le militaire: - avez-vous une pièce d'identité ?

Moi: - oui, la voici

Le militaire : « Très bien, monsieur Lebrun. Entrez et asseyez-vous, je vais venir vous chercher. »

Je m'exécute, je ne suis pas tout seul, d'autres candidats y sont installés. Assis à côté de moi, j'entame une discussion :

Moi: - tu souhaites intégrer quel régiment ?

Lui : - moi l'infanterie et toi ?

Moi: - je vise les forces spéciales, mais il y a très peu de places, j'espère être à la hauteur, car je me suis bien préparé

Un officier vient à nous et se présente après trente minutes d'attente, puis nous ordonne de le suivre afin de commencer les tests. Je suis partagé entre stress et excitation, j'attends ce moment depuis tellement longtemps. J'étais fier d'être.

Parvenu à franchir cette étape. Maintenant, il faut que la

forme soit au top, j'ai bien l'intention de leur prouver ce que je vaudrais. Nous avons traversé une cour avec au cœur un mât où est hissé un drapeau français. J'étais fier, mon regard était figé sur ce drapeau et je réalisais ce que j'étais en train de faire tout en ayant une pensée émue pour nos vétérans qui se sont battus pour la liberté.

La sélection commence ; la première étape est le test psychotechnique, dans une grande salle informatique où nous nous installons. Après une heure de réflexion sur cette épreuve, la tête bien embrumée par toutes ces questions pour lesquelles je n'avais pas vraiment de préparation, j'étais assez confiant et prêt à passer l'épreuve suivante. Le deuxième test était une course à pied avec un barème et une délimitation de plusieurs mètres ; le but étant de faire des allers-retours au son d'un « bip », le rythme s'accélérait de plus en plus ; il fallait franchir au minimum dix paliers pour les hommes et huit pour les femmes. À l'entraînement, j'avais atteint le palier dix-sept, j'espérais en faire le plus possible. Lors de l'examen, j'avais atteint le niveau quatorze, ce qui est assez, mais j'étais un peu déçu bien que j'étais là encore juste dans le barème; j'étais donc content.

Nouvelle épreuve : Faire un parcours d'obstacles et d'agilité sur un temps chronométré et un parcours sans faute; j'ai réalisé cette épreuve aisément. Puis vint l'épreuve tant redoutée de force. J'ai fait vingt-trois tractions, minimum

cinq pour les femmes et dix pour les hommes. Après cela, les instructeurs furent impressionnés.

Une fois les épreuves terminées, il nous restait la visite médicale par le médecin militaire. Je suis ressorti apte. Puis un entretien eut lieu devant un recruteur et la journée était terminée. L'attente me paraissait longue, les jours passaient et j'étais stressé et pressé, car j'attendais l'appel du centre de recrutement pour connaître la décision du jury. J'avais arrêté les études et avais tout misé sur l'armée. Quelques semaines plus tard, le téléphone sonna: C'était mon recruteur,

moi: « Allô ! »

Le recruteur : — oui, bonjour, monsieur Lebrun ?

- Oui, c'est moi

Le recruteur : « J'ai reçu votre dossier ce matin et, d'après ce que je vois, vous avez fait de belles performances physiques ! Toutes mes félicitations ! Je vous souhaite bonne chance, car vous êtes apte à un engagement de cinq ans si vous êtes toujours d'accord ! »

Moi: - oui ! Toujours d'accord pour m'engager, je vous remercie.

Le recruteur : « Je vous propose un régiment qui, il me

semble, fait partie de vos vœux ; préparez vos affaires, on vous attend demain pour la signature du contrat. Vous partirez dans la foulée ! » Je fus très excité ! Je viens de réaliser un rêve et j'y suis parvenu ! C'est alors qu'entouré de mes parents, j'ai signé mon contrat d'engagement volontaire pour cinq ans, et je suis passé du statut de civil à celui de militaire.



CH 6 - AU-DELÀ DU POSSIBLE

À la suite de la signature de contrat, valises faites, je suis accompagné par mon père à la gare pour l'autre bout de la France. C'est avec émotion que nous nous disons au revoir, je regarde l'écran situé en gare et regarde le numéro de la voie du train, quelques instants s'écoulent puis le numéro de la voie s'affiche. C'est alors que je rejoins le quai, puis je monte dans le train. Je fis la rencontre d'engagés qui, comme moi, se préparaient à ce voyage vers le régiment. Facilement reconnaissables à la coupe de cheveux réglementaire et aux bagages qu'ils ont eux aussi. C'est après six heures de train que j'arrive enfin à destination. Sur le quai, des soldats en treillis nous attendent. Je vais à leur rencontre, je me présente, et je suis conduit dans un fourgon après un rapide check-up des engagés. Ceux-ci allaient rejoindre le régiment. Lors de notre arrivée, essayage et perception des tenues et de tout l'équipement du soldat. Examen médical suivi de la découverte du régiment, communément appelé « quartier ». Tout se passe très vite ici, on ne marche plus, mais on court ; c'est non plus « d'accord », mais « reçu ».

Une présentation de nos instructeurs eut lieu, c'est dorénavant nos références durant nos "classes". Il y avait un adjudant qui était notre chef de section et un sergent qui était un de nos cadres, c'était comme moi un Breton plutôt jeune

et dynamique, un ancien pompier de Paris maintenant devenu commando dans une unité prestigieuse.

Le lendemain, nous portons tous l'uniforme militaire. Plus question de distinction de genre : seuls des soldats. Pas de religions, pas de riches, pas de pauvres, juste des soldats. Les journées commencent dans le vif du sujet avec un réveil à cinq heures pétantes: Lit fait au carré, barbes rasées à blanc, et uniforme impeccable. Cinq heures trente. Tous rassemblés au garde-à-vous. Le sergent arrive, nous salue et dit :

- SECTION À MON COMMANDEMENT... GARDE-À-VOUS !

Le menton relevé, la tête haute, les bras plaqués sur les cuisses, quelle classe !

- Aujourd'hui, vous allez recevoir votre fusil d'Assaut ! Ils sont numérotés; gardez en mémoire ce numéro. À partir du moment où vous le recevrez, vous devrez le garder partout où vous irez ! Ce fusil c'est comme votre femme ou votre homme pour les femmes c'est votre amant pour ceux qui ont une femme ! disait-il.

Moi - engagé volontaire LEBRUN, pour la perception du FAMAS, à vos ordres caporal-chef !

Me voici avec Hermine, oui, c'est son petit nom que je lui ai donné. Ici, c'est une tradition : tous nos FAMAS ont un petit nom. Moi, j'ai choisi Hermine ; vous pouvez faire le lien avec la Bretagne, terre natale où j'ai grandi.

Dans les jours qui suivent, nous apprenons les grades, les coutumes, les chants et aussi à marcher au pas.

Le sergent - POUR UNE MARCHÉ AU PAS CADENCÉ,
EN DIRECTION DE L'INFINI !

EN AVANT... MARCHÉ !

Il donne le rythme, un ! Et deux ! Deux ! Le sergent : «Homme "ton", le ton pour la Strasbourgeoise ! » Et le ton fut donné par la voix la plus grave qui fut sélectionnée en amont. « Petit papa, voici la Mi-Carême ! Car te voici déguisé en soldat ! » Ce chant retentissant au son de la section marchant avec élégance au pas. Ce sentiment de fierté dans ce chant mélodieux chanté en chœur. Ce chant qui me rendait fier et me donnait des frissons était notre chant de promotion.

Les classes furent longues et intenses. Une camaraderie est née. Je me suis démarqué par mon physique et ma détermination malgré mon petit mètre soixante-cinq. Plus tard sur le champ de tir, après avoir reçu notre arme, je suis sur le point de faire mes premiers tirs à balles réelles sur

cible.

L'instructeur - Pour un tir à environ dix mètres, EN PLACE ! Au coup de sifflet, FEU !

Concentré sur ma lunette de visée, face à la cible, mon doigt sur la queue de détente, je retiens ma respiration et je tire, le recul et bruit m'avaient surpris. Je venais de réaliser la situation. Je réalise que le métier que j'ai choisi n'est pas comme les autres à la lumière de la puissance de feu de cette arme.

Les semaines s'enchaînent et la fatigue se fait sentir, nous sommes maintenant proches de la fin de la formation de soldat, je suis vraiment fatigué, ma région natale me manque et je n'ai pas vu mes proches depuis longtemps. J'avais quelques permissions le weekend, mais je passais la journée du premier jour de permission dans le train, ce qui me permettait de me reposer durant le voyage, mais ce qui faisait également qu'un seul jour réel de repos chez mes parents. J'étais proche du but, au retour de la permission, la grande marche au béret nous attend. J'ai eu la chance d'être épaulé par le sergent qui, dans les moments de doute, me donnait les mots pour me tirer vers le haut. En fait, je compris que l'éloignement de mes proches altérerait mon état mental.

La marche commença et je me sentais bien et déterminé. Je me trouvais en tête du peloton. Le sac était lourd et imposant. Le fusil était toujours sur moi. Je marchais en regardant loin devant, vidant mon cerveau de toute réflexion, ne pensant qu'à avancer. Mon objectif est de décrocher le béret signe de notre fin de formation. Le soir, une belle cérémonie a eu lieu sur un fond de cornemuse, tous nos cadres sont présents au garde-à-vous ; chacun à notre tour, nous nous faisons coiffer le prestigieux béret par le sergent ; il se décale face à moi, je le regarde dans les yeux, je le salue, je retire mon chapeau de brousse de stagiaire ; le sergent coiffe le béret ; je le salue de nouveau ; il me salue ; nous nous serrons la main en guise de félicitations. Je garderai en tête ses mots : « Garde-le et porte-le avec fierté, car tu l'as mérité. » La cérémonie se clôture par un pot pour fêter cela. Je suis allé au-delà du possible.

CH 7 - FACE À L'ENNEMI

La fatigue accumulée, mon mental se détériorait de jour en jour, et mes idées morbides refaisaient surface. C'est alors que j'étais au quartier lors de la réception de mon arme et de mes chargeurs. Je laissai une cartouche de 5,56 mm dans une de mes poches de treillis, dans l'éventualité d'en finir. En effet, vous avez saisi mon intention de m'ôter la vie à l'aide de mon arme de service, car tout ce que je voyais était sombre et dépourvu de couleurs.

(Un certain jour dans un pays étranger)

Sur les côtés, un groupe d'infanterie encercle le village; j'étais posté en observation face au village où se tenaient les Touaregs. La mission pour moi et mon groupe était d'investir les bâtiments où se situaient les insurgés. C'était une mission dangereuse, mais j'y étais engagé, et j'étais concentré sur la tâche qui m'était confiée. Nous avons lancé la "top" intervention et nous progressions dans le village avec discipline et sérieux. À ce moment-là j'étais dans la branche du génie,

j'étais donc avec une spécialité d'opérateur NEDEX tout ce qui touche aux explosifs . Avec mon trinôme, nous étions au pied de la dépendance et par la gestuelle et, dans la

compréhension des plus totales, nous investissons :

- ARMÉE FRANÇAISE ! m'exclamai-je

Moi - CLAIR À GAUCHE !

- CLAIR À DROITE ! s'exclama mon coéquipier.

Puis des détonations retentirent sous une pluie de balles :

CONTACT ARRIÈRE ! L'ennemi était là et il fallut sortir de cette situation; le cœur palpitait, la respiration s'accélérait. Dans les bâtiments, j'entrevis quelque chose d'anormal, je fis un signe pour signaler :

- Halte ! Un engin explosif improvisé avec une grenade était caché et le moindre mouvement pourrait nous souffler. Puis une déflagration se fit entendre et, comme prévu, l'incident survint ; tout devint flou, et mes oreilles sifflaient. Je ne ressentais aucune douleur au même moment, je perçus du renfort. À cet instant, je ne ressentais aucune douleur, mais le trio n'était plus. Il nous manquait un personnel. Je sortis de la bâtisse et, sans comprendre par quel moyen, je suis indemne. Alors, avec le groupe de l'infanterie, nous continuons la mission. C'est alors que, pendant la progression attentive et lente à l'affût de la moindre anomalie, un homme surgit, en main, deux fusils de type AK 47 camouflé par un foulard blanc. J'étais face à l'ennemi.

J'épaule alors mon fusil et fais feu. Après plusieurs échanges de tirs assez rapidement l'ennemi tombe au sol, je m'en approche afin de m'assurer de la bonne neutralisation de celui-ci. Et en informe par radio le chef de groupe. Lors de la fouille de ses effets personnels, nous avons découvert une carte avec des plans: c'était une mission réussie. Dans le véhicule qui nous ramène sur le territoire français, un silence règne, et l'on peut lire dans tous les regards ce que nous venons de vivre. Le visage marqué par le conflit, heureux d'être en entier, mais pas tout à fait. Un sentiment que je ne peux te décrire, car il faut l'avoir vécu.

De retour sur le territoire, je rejoignais ma famille. Le soir, mon ami Valentin fêta son anniversaire auquel je fus convié. Dans le secret le plus total, il ne savait pas que je serais là. J'avertis sa mère de ma venue et voulus lui faire la surprise de mon arrivée. Je sonnai chez lui, habillé en treillis, en bottes et képi sur la tête. La porte s'ouvrit et des larmes de joies de retrouvailles coulèrent, tout en se serrant dans les bras; l'émotion fut partagée par tous. Mes amis étant de la fête, une bonne soirée s'annonça, bien que mon corps était présent, mais ma tête, elle, était ailleurs, encore sur le champ de bataille. Mon regard n'était plus le même. Aucun écrit ne peut décrire le ressenti de ce drame politico-humain que moi et mes frères d'armes avons vécu. Depuis ce jour-là, la vie au quartier était différente, certaines compagnies étaient

encore déployées sur le théâtre d'opérations extérieures et nous apprîmes la perte d'un camarade sur le front.

Mon quotidien à la caserne avait encore aggravé mon état psychique : je commençais à faire régulièrement des crises d'angoisse. Après avoir eu un malaise sur le terrain, je fus rapatrié par les auxiliaires sanitaires et je fus examiné par un des médecins militaires.

Celui-ci me dit :

- On s'arrête là ?

Dans cette courte phrase, j'avais compris qu'il était temps pour moi de m'arrêter là. Les larmes aux yeux, je fis d'un coup de tête un petit oui. Le processus de radiation se mit en marche et de bureau en bureau je fis signer par les gradés l'accord pour mon départ. Le paquetage rendu, il me resta mes quelques médailles, mon képi et quelques insignes, je pris la direction de l'entrée principale du quartier. Au bout, une guérite avec une barrière et un soldat au poste de filtrage. À mon passage, un dernier salut en signe de reconnaissance de la part du militaire posté à la guérite. L'ouverture de la barrière et le retour à la vie civile.

CH 8 - PROTEGER ET SERVIR

Il fallait maintenant trouver une reconversion. Après quelques recherches sur internet, je m'étais intéressé aux métiers de la sécurité. Je m'étais donc inscrit à une session de formation pour devenir agent de prévention et de sécurité privée. Ce fut bien évidemment pour moi une simple formalité, je décrochai donc mon diplôme avec brio. Dans cette formation, je découvre plusieurs spécialités dans cette branche et une m'a interpellé plus que les autres, celle de la cynophilie. J'ai toujours eu un regard impressionné envers les maîtres-chiens, travailler avec un tel outil de travail c'est une plus-value. Pour la dissuasion et pour le côté protection lors d'interventions, je trouvais cela intéressant d'avoir l'opportunité de me spécialiser dans ce domaine. C'est après deux années d'expérience dans le domaine de la sécurité que je décidai d'adopter mon premier chien. Narvik, un berger belge malinois âgé de cinq mois. Je commençai son dressage d'obéissance et le débourrai au mordant (discipline de chien de travail à dominante défense). Le dressage était plus ou moins fastidieux, car c'était un chien difficile qui tirait sans cesse, mais qui avait de bonnes capacités pour la recherche d'objets. Après avoir eu l'âge légal pour entrer en formation, je me suis présenté dans un centre de formation où le chien a été testé et moi aussi. Malheureusement, sans succès, bien qu'il eut bien mordu. Je n'avais pas compris

pourquoi je n'avais pas été sélectionné. Je n' étais pas encore professionnel du chien à ce moment-là et donc je commettais beaucoup d'erreurs avec le dressage. Je commençais à perdre tout espoir ; chaque promenade était une véritable épreuve. J'ai donc dû abandonner et j'ai décidé de confier le chien à quelqu'un qui travaillait déjà dans la police, ce qui en a fait un chien policier spécialisé dans la détection de stupéfiants. J'ai vécu un moment extrêmement difficile, car, malgré les défis, j'ai dû me résoudre à quitter mon animal de compagnie. Mais il fut promis à une belle carrière de chien policier. Je continuai alors mon travail. Frustré de ne pas avoir pu aller au bout de mon objectif, je décidai, obstiné par le fait d'aller jusqu'au bout des choses, de faire des recherches sur les élevages de chiens de travail. Et c'est ainsi que je découvris la race du berger hollandais. Un chien caractériel à l'allure dissuasive par sa robe de couleur fauve bringé et une corpulence imposante. Ce berger hollandais est très vite devenu mon nouveau compagnon, alors je me suis lancé dans un nouveau centre de formation pour les futurs maîtres-chiens. Une expérience remarquable et un instructeur attentif qui possède le don de comprendre et de te faire comprendre ton animal. Durant ces trois mois de formation, je fus diplômé avec carte professionnelle en poche. J'entamai ma nouvelle fonction d'agent de sécurité cynophile avec mon fidèle compagnon, surnommé Monster. Il fut surnommé en hommage à un collègue devenu par la

suite mon meilleur ami avec qui nous avons travaillé ensemble. Nous avons passé beaucoup de grandes vacances de douze heures de nuit... voire plus ! Je vous laisse donc vous imaginer que nous tournions souvent à la boisson énergisante afin de tenir le coup ! Ce chien était donc devenu une sorte de mascotte ! Apprécié de tous, c'est un bon chien qui m'a défendu à de nombreuses reprises.

Il était devenu pour moi mon plus beau cadeau que la vie m'avait apporté

*À cet instant, en écrivant cette phrase, je ne pus retenir mes larmes. Ce fidèle ami m'a apporté du réconfort quand j'étais seul, grâce à lui j'ai pu rencontrer des personnes formidables ou nous échangeons sur le chien dans sa globalité. Je travaillais sans relâche, obstiné à reconstruire ma vie en quête d'argent, et passionné par mon métier, je ne comptais pas mes heures. Le travail était devenu pour moi un lieu de bien-être et je pus me réaliser personnellement. Obstiné à vouloir protéger les personnes, j'en arrivais à me perdre avec mes plannings de deux cent cinquante heures par mois. Il faut dire que mon travail était apprécié et j'étais très sollicité. Après six années comme agent de sécurité, voici quelques anecdotes d'interventions dont j'ai dû avoir la charge.

*Flashback

À cet instant, je suis en poste derrière la caisse d'une grande surface. Je suis habillé en civil, le but étant d'interpeller en flagrant délit de vol. Quand, soudain, mon intention est portée sur des cris dans le parking du magasin. En fait, il s'agit d'un homme importunant les clients. Il était très agité et ne semblait pas dans son état normal. Il fallait à tout prix que j'intervienne. Je vais donc à sa rencontre je me présente et le somme de quitter les lieux.

Celui-ci s'agite de plus en plus, je me prépare à devoir faire face à son agressivité. J'aperçois sa main disparaître dans un sac cabas, puis, à cet instant, alors que je me trouve à environ deux mètres de distance, des objets me sont lancés. Je baisse la tête par réflexe et esquive, il s'agit en fait de pots en verre, d'ailleurs, une mère avec une poussette est passée à ce moment-là et, par chance, personne n'a été blessé. J'étais en présence du directeur du magasin qui m'a dit ces mots: rentrons nous mettre à l'abri, j'ai alors protégé le directeur et je me suis affairé à le maîtriser. Ce n'est pas passé comme prévu : une dame s'est interposée devant l'individu ; je n'ai eu d'autre choix que de faire appel aux forces de l'ordre. C'était l'une de mes interventions les plus marquantes, car je fus témoin d'une rare violence, j'étais en plein cœur de ma mission "protéger et servir".

Mon autre fonction a été durant quelque temps portier physionomiste dans le monde de la nuit. J'étais la première et la dernière personne qu'ils voyaient, mon rôle était de filtrer l'entrée de l'établissement et aussi de veiller à la sécurité des clients. D'habitude, je glisse une bombe lacrymogène dans ma poche, mais ce soir-là, j'ai décidé de ne pas l'emporter. C'était un soir de forte influence, l'établissement était comble. Alors que je travaillais en binôme, j'avais fait un roulement quittant "la porte" pour me retrouver en salle, mon regard est soudain attiré par un client fortement alcoolisé et perturbant les autres clients. Je décide alors gentiment de le conduire à l'extérieur sur la passerelle entre la salle et la porte. Il m'agrippe fermement, mais heureusement, grâce à mes compétences en autodéfense acquises pendant ma licence en club, je parviens à m'échapper de cette situation délicate. La foule s'amasse et je suis acculé, et je reçois un coup de poing au visage sans savoir d'où cela venait. Mes lunettes tombent. Le sang coule de mon nez un peu sonné. Je reprends mes esprits et comprends que je venais de faire face à une agression. À ce moment-là, ma réaction fut de vouloir extraire le client par la force, strictement nécessaire. Comme je l'ai expliqué, il y avait de la foule ; mon collègue ayant pris la relève, je me suis alors retiré afin de stopper le saignement. Par la suite, j'ai appelé la police sans réaliser que ma santé passait en premier. Je voulais absolument stopper cet individu pour

protéger l'établissement et ses occupants. La police que j'ai eue au téléphone avait contacté les pompiers pour me prendre en charge. J'étais alors pris d'un état de désespoir, sachant que la nuit de travail était terminée pour moi et que j'allais partir rejoindre le service des urgences. Dans l'ambulance des pompiers, la police arrivée sur place me demande brièvement une description de l'auteur des faits et si je souhaite déposer une plainte, j'ai donc décrit l'individu aux policiers et j'ai émis le souhait de déposer plainte. Pour finir, l'auteur des faits a été retrouvé et amené en garde à vue. Il s'agissait d'un joueur de rugby professionnel qui a rapidement perdu son emploi à la suite de cet incident. Et il a dû rembourser ma paire de lunettes. J'ai retiré ma plainte, mais je lui ai donné une leçon de morale. Je l'ai rencontré dans un bar avec son entraîneur et mon patron. Ce que je retiens de cette histoire c'est que le pardon est primordial pour aller de l'avant, la justice a été rendue. Je suis retourné travailler immédiatement après cet événement afin de montrer que j'étais toujours présent en tout lieu et en tout temps. Je ne voulais pas montrer de signes de faiblesse face à ce genre d'agression, cela faisait partie de mon travail.

Il se fait tard, la nuit est tombée et je suis affecté à une mission assez particulière en tant que rondier intervenant sur les alarmes pour une ville en collaboration avec les forces de

l'ordre. J'entame ma ronde dans mon véhicule de service et m'arrête comme chaque nuit au pied d'un local appartenant à la ville. J'entends du bruit venant du local et j'aperçois des lumières, ce qui, pour moi, est anormal. Je suis équipé d'un gilet de protection ainsi que de l'armement non létal afin de pouvoir me défendre dans un cas extrême. C'est donc avec confiance que je fais ma levée de doute. Je m'exclame: SÉCURITÉ ! SORTEZ ! Mais en vain. Je décide pour m'assister de faire appel au peloton de surveillance et d'intervention de la gendarmerie. Après que l'équipe fut arrivée, nous décidons d'investir les lieux. Je n'avais jamais rencontré de tels cambrioleurs, puisque ce n'étaient que des rongeurs !

*flashback

Ce soir, je me trouve au cœur de la ville bretonne capitale. Il fait glacial,

et je viens de terminer une série de vingt-quatre heures de travail ininterrompues. Une perte de mémoire due à la fatigue me mit à mal, je ne parvins pas à retrouver où j'avais stationné ma voiture. Alors je tourne en rond, perdu, assoiffé, fatigué, ÉPUISÉ. Mon téléphone n'ayant alors que cinq pour cent de batterie restante; il fallut que je trouve

quelqu'un pour m'aider. À ce moment-là, j'ai entendu de la musique à proximité, probablement à cause d'une fête dans les environs. Je me suis donc dirigé vers la musique pour y rencontrer des gens. C'est alors que je trouvais quelqu'un et je lui demandai d'emprunter son téléphone pour ainsi pouvoir appeler à la rescousse mon père pour qu'il me vienne en aide. Le temps de l'attendre, un déferlement de bus circulait alors j'avais une idée en tête ; aller sur la chaussée pour au dernier moment me faire faucher par un de ces bus. À vouloir protéger les autres, j'étais devenu une personne à protéger. Quand, soudain, je reconnus la voiture de mon père, dans laquelle je montai, et je fus raccompagné à la maison. J'ai dormi durant deux jours pour récupérer mes heures de travail. Mon corps meurtri de fatigue et mon mental épuisé, je reprends quand même le travail, mais toujours avec cette fatigue persistante. Il faut dire que, dans ce domaine, nous sommes souvent malmenés par certaines situations, souvent injuriés, voire agressés physiquement. Je fis des sports de combat en club, ça me permettait de me défouler et de me mettre en confiance à propos des conflits pouvant être rencontrés sur des interventions. J'ai pris mon indépendance assez tardivement, et je suis parvenu à trouver un logement non loin de la commune d'habitation de mes parents. Après une crémaillère pour fêter mon nouveau logement, alors que nous discutons, mes amis et moi, sur tout et sur rien, une discussion se fit au sujet de nos relations

amoureuses, il est vrai que je n'avais pas encore trouvé quelqu'un pour partager ma vie. Alors, cet ami m'a invité pour me présenter sa sœur qui était célibataire. J'étais intimidé et je détournais légèrement mon regard, car elle était vraiment belle et semblait également m'apprécier. C'est après un repas avec ses parents et animé par quelques démonstrations d'accordéon, que je me dirigeai vers un mobile home où elle vivait. En fait, le coup de foudre nous tomba dessus et très vite je lui ai proposé de s'installer chez moi. Nous avons vécu deux ans ensemble. Je l'ai quittée de mon plein gré. Après la rupture, je fus plongé encore dans cette éprouvante tristesse.

CH 9 - LA TENTATIVE DE DISPARAITRE

Je suis là dans mon trente-trois mètres carré, assis à contempler les murs. Le regard vide et figé. Puis, dans un état second, je me dirigeai vers ma salle de bain. Une fois dans la salle de bain, je me mis à ouvrir un tiroir avec à l'intérieur une grande quantité de médicaments. Je regarde les boîtes et sélectionne les paliers les plus forts. J'ouvre mon réfrigérateur, et je me prends une bière. Je prends un verre et commence à faire un cocktail mortel. Une fois le mélange effectué, je le bois et finis ma bière. Quelques minutes plus tard, je ressens le besoin de m'allonger. Je m'allonge donc dans le canapé, mon téléphone sonne, je décroche, c'est un ami qui me demande des nouvelles, je lui ai dit pas trop le moral.

Mon ami — tu veux que je passe te voir ?

Moi -oui, pourquoi pas.

Puis il prit la route.

Soudain, une vive douleur au ventre me prend, je me rends aux toilettes et je me mets à vomir du sang. Je commençais à voir flou. J'étais très affaibli, mais j'ai réalisé que j'avais échoué. La douleur étant tellement forte, je me saisis de mon téléphone et numérote le numéro d'urgence.

GOBRITE

Moi - allô ?

Pompiers — oui, les pompiers, qu'est-ce qui se passe ?

Moi - je crois que j'ai fait une bêtise

Pompier - C'est-à-dire monsieur que se passe-t-il ?

Alors j'ai brièvement dit ce que j'avais fait .

Pompier - À quelle adresse êtes-vous ?

Moi - je suis Rue du Stade.

Pompier - Les secours sont en route, monsieur.

Quelques instants plus tard, on toque à ma porte,

Moi - entrez ! C'est ouvert, dis-je d'une voix tremblante et affaiblie.

Se tenant devant la porte, trois hommes en uniforme bleu.

Le gendarme - C'est la gendarmerie. Tout va bien ?

Le gendarme rentre et me dit: je peux m'asseoir ?

Moi - oui.

Le gendarme — Que vous est-il arrivé ce soir ?

Moi - tout ça... En montrant du doigt les emballages vides sur la table. Cinq minutes plus tard...

Moi - je commence à ne pas me sentir bien.

— Ne vous inquiétez pas, les pompiers sont en route. Restez avec nous, monsieur...

Un peu dans un état second, je vois arriver quatre sapeurs-pompiers, me questionnant sur ce que j'ai consommé, puis ils me firent un rapide bilan. Mon cœur commençait à céder, il fallait m'emmener d'urgence à l'hôpital. Je n'ai pas souvenir de toute la prise en charge, soudain mes yeux s'ouvrent et je réalise que je suis dans l'ambulance, la sirène enclenchée, ça roule vite et j'aperçois un pompier s'alarmer. Je me remets à vomir du sang. Je le supplie de m'aider. Peu après, je suis là dans un autre monde, j'entends comme des bruits de fond, à peine perceptibles, comme une chanson se répétant en boucle dans ma tête. J'ouvre les yeux, je vois un plafond blanc et je suis branché à une machine. Je réalise que tout ce que j'avais pu entendre n'était qu'en fait des hallucinations liées aux bruits de la machine médicale qui sonnait comme une alarme. Je compris que j'étais à l'hôpital. N'étant pas à ma première tentative, je suis pris d'une énorme déception de ne pas avoir pu réussir ce que j'avais eu l'idée de faire.

CH 10 - LA TENTATIVE DE SE RECONSTRUIRE

Dans l' ambulance qui me transporte, je suis muet, je comprends que la destination vers laquelle l' ambulance est en chemin allait être le début vers un monde inconnu, porté sur les idéologies et les fantasmes du cinéma.

Nous y sommes, l'unité se trouve au premier étage.

Je suis accueilli par du personnel en blouse blanche. On me salue.

Je suis sur un brancard attaché aux poignets et aux chevilles. Je suis conduit dans une chambre d'isolement, il y avait juste un lit, et je suis resté attaché, tel un criminel, et ce, durant trois nuits. Une fois sortie, il est environ dix-neuf heures. Je prends place à une table. C'est l'heure du repas, je suis toujours silencieux, j'observe autour de moi et je suis en sanglots. Je réalise où je suis, en voyant toutes ces personnes shootées aux psychotropes, certains emparés de démence, certains hurlant, d'autres souffrant en silence. Une jeune fille vient et s'installe en face de moi, d'un air sympathique. Elle me dit ;

- ça va aller, quand on arrive, ça fait toujours bizarre, c'est normal, surtout si c'est la première fois.

Ce premier contact m'a procuré une sensation de confort et de plaisir. Je n'avais pas grand-chose sur moi, j'ai essayé de rouler une cigarette avec les miettes de tabac qui me restaient. Elle me donne de quoi faire quelques cigarettes. J'étais pris d'une honte terrible de ce que j'étais devenu. Et à la fois content de cet échange. Peu à peu, je découvre l'unité dans laquelle je me trouve et prends mes marques. Ici tous les couloirs se ressemblent, une chambre m'est attribuée. Je suis en chambre pour deux personnes avec Nathanaël. Je ne le savais pas encore, mais Nathanaël allait devenir un fidèle compagnon durant mon séjour. On était toujours ensemble, pendant les sorties cigarettes, on s'amusait bien, à en voir certains patients, on parlait et s'amusait à propos des démences, ce n' était pas des moqueries, mais plutôt des rires nerveux c'est là où les émotions s' emmêlent; nous n'avons plus de larmes à sortir et les situations dans lesquelles nous sommes désormais nous font rire.

Un après-midi, nous avons quitté l'hôpital avec une autorisation de sortie signée par le psychiatre. Nous formions un bon petit groupe. Nous nous sommes installés dans un parc avec quelques bières et du CBD quelquefois, même un peu de résine de cannabis nous faisait délirer, et c'est alors que, sous l'effet de la substance inhalée, je sors cette phrase, alors que nous marchons en direction de l'hôpital.

- Je marche sur des nuages ! En traversant le trottoir, prenant les bandes du passage piéton pour des nuages. Et nous nous sommes mis à rire aux éclats. Un midi, un nouveau patient arrive. Il parle fort et est un peu agité. Il se met à table et, pris par son délire, il raconte tout fort ce qu'il croit être. Ce patient fait beaucoup de bruit et, quand il pose son bol, il le pose fortement sur la table. Ce monsieur m'intriguait; je suis donc allé à sa rencontre pour les présentations. Nous nous serrons la main.

_Moi, c'est Antonin. Et toi ?

— Enchanté ! Moi, c'est Gabriel.

Ici, nous avons une salle d' activité, je demande donc régulièrement à y accéder pour faire un peu de sport. Gabriel me rejoint dans la salle, quand un autre patient tout aussi intrigant, il était calme et avait les cheveux longs il avait une adoration pour Jésus. Souvent, je le croise dans les couloirs avec un cadre et la représentation de Jésus-Christ, qu'il contemplait tout en marchant. En discutant avec lui, j'ai appris qu'il était moine pendant quelques années. Cela m'intéressait beaucoup, car, n'ayant plus aucun repère, je m'appuyais pour tenir le coup sur une force spirituelle. Mais n'allons pas trop vite ; revenons aux rencontres. Il y avait également une jeune femme tout juste majeure; qui m'avait attiré. Dans ce moment d' ombre et de solitude face à ma

détresse, je tombai facilement amoureux et cette jeune femme allait devenir par la suite ma nouvelle petite amie. Voilà ! Le bon petit groupe est formé. Nous faisons en sorte de nous entraider, car ici, sans personne, la vie devient de la survie.

CH – 11 AUX PORTES DE L'ENFER

Laissez-moi vous raconter mon expérience en milieu hospitalier. Après une dizaine d'hospitalisations en service de soins psychiatriques, j'ai pu faire un constat sur la qualité des soins apportés aux patients. Camisole chimique, recours banalisé à la contention et à l'isolement, droits des patients bafoués, locaux insalubres ou mal adaptés, manque de personnel soignant qui donne lieu inévitablement à un manque d'humanisme. Aujourd'hui, en médecine générale, tout nous est donné pour souffrir le moins possible, mais, quand je vois comment j'ai été traité dans certains hôpitaux, cela porte à faire peur. Pour ma part, j'ai été enfermé dans le noir avec juste un lit attaché poignet et cheville dans l'impossibilité de me lever. Alors que j'étais calme et que je n'étais pas dangereux pour qui que ce soit. Première hospitalisation et déjà attaché entouré de 5 à 10 soignants hommes, que voulez-vous que je fasse ? À part avoir peur. J'ai également été témoin d'un patient qui a passé plusieurs mois en isolement avec une distribution importante de médicaments. Il était emprisonné dans ses excréments et, bien sûr, on le reprenait quand il demandait à aller aux toilettes en frappant à la porte. Je n'ai jamais vu ce patient sortir et voir la lumière du jour. Quelques chiffres : 400 000 personnes sont annuellement hospitalisées en France dans

les services de psychiatrie, selon l'institut national de prévention et d'éducation pour la santé (INPES) 60 % de la population déclare avoir eu recours à des soins pour un épisode dépressif caractérisé. Ce témoignage, que je vous fais partager, vise à vous raconter ce qui se passe dans la plupart des cas en psychiatrie, même s'il ne s'agit pas d'une généralité : je l'ai constaté dans plusieurs établissements. Aussi, le nombre de places étant limité, les places doivent se libérer assez vite. Pour poursuivre selon mon expérience ; alors que mon état n'était pas stabilisé, j'ai été convoqué par le psychiatre pour me faire entendre que je devais quitter l'établissement alors que j'étais suicidaire. Il existe malheureusement des échecs dans ce milieu et je pense que les tentatives de suicide peuvent être évitées si on prenait le temps d'écouter le patient.

CH -11 LE HANDICAP INVISIBLE

UNE LECON D'HUMILITE

80 % de la population française est touché par le handicap invisible. La dépression caractérisée fait partie de cette catégorie. Déclaré handicapé par la MDPH (Maison départementale des personnes handicapées), c'est un soulagement, car c'est une reconnaissance de la part de notre société, mais l'acceptation est difficile. Nous vivons dans une société où nous devons tous rentrer dans un moule. Malheureusement, il n'est pas facile de se faire une place dans la société ; on nous met souvent de côté, avec un sentiment d'exclusion prononcé. Le regard des autres fait mal. On nous regarde comme des personnes limitées, parfois on nous méprise. Le processus d'acceptation du handicap varie d'une personne à l'autre. Très souvent, avant d'arriver à cette étape, le cheminement peut être long et peut s'apparenter au deuil, incluant premièrement le choc, puis le déni. Dans mon cas personnel, je refusais d'être considéré comme une personne handicapée. Encouragé par mes parents, j'ai accepté de remplir le formulaire d'allocations aux personnes handicapées. J'ai eu besoin de beaucoup de temps avant d'accepter mon traitement. J'ai beaucoup souffert à cause de celui-ci ; j'ai dû attendre plusieurs années pour trouver le bon traitement, mais, aujourd'hui, je n'en prends qu'une seule molécule, par voie intramusculaire.

C'est contraignant, et je dois me rendre disponible. Je dois m'assurer de recevoir cette injection une fois tout vingt-huit jours. Je ne peux pas voyager comme je le voudrais : tout doit être planifié en fonction de cela. Le produit injecté me fatigue physiquement, mais c'est là que sont nos faiblesses que se trouve notre force. En effet, les personnes handicapées ont tendance à être rejetées par la société, mais cela ne nous limite pas. La preuve : j'ai écrit ce livre ! Je me lève le matin pour prier les laudes et servir la messe, je donne de mon temps pour des travaux manuels, je fais partie de la chorale de la paroisse et je fais de la musique, je participe à des congrès et des conférences, je suis membre de plusieurs fraternités, je fais des études en théologie... Bref, une vie bien remplie ! Ayant un état stable et par l'acceptation de ma fragilité, je peux faire tout cela, le handicap ne retire en rien l'intelligence, la capacité de compréhension est même plus développée grâce à l'expérience et au parcours de vie. Cela donne aussi une sensibilité plus accrue aux rapports aux autres, notamment, dans ce que j'expérimente en communauté aux demeures d'Aygues vives à Lourdes. Sans oublier les moments de prières et de lecture de la Bible, base essentielle pour un bon équilibre. « Ainsi, celui qui entend les paroles que je dis et les met en pratique est comparable à un homme prévoyant qui a bâti sa maison sur le roc » (Évangile selon Saint Matthieu, chapitre 7, verset 24). Le roc, c'est Jésus-Christ.

D'une certaine manière, je pense que recevoir cette souffrance psychique est une force et une belle leçon d'humilité. Je confie tout à notre Seigneur, car j'ai entière confiance en lui. Il m'a guéri physiquement, mais pas psychiquement. Pour en tirer la conclusion, je pense que c'est une grâce d'avoir reçu ce handicap ; il me protège du monde extérieur ou plutôt de la sagesse des hommes. "

Pourtant c'est bien la sagesse que nous parlons devant ceux qui sont adultes dans la foi, mais ce n'est pas la sagesse de ce monde et qui vont à leur destruction. Au contraire, ce dont nous parlons, c'est la sagesse tenue cachée, établie par lui dès avant les siècles, pour nous donner la gloire. Aucun de ceux qui dirigent ce monde ne l'a connue, car, s'ils l'avaient connue, ils n'auraient jamais crucifié le Seigneur de gloire. Mais ce que nous proclamons, c'est, comme dit l'écriture : **ce que l'œil n'a pas vu, ce que l'oreille n'a pas entendu, ce qui n'est pas venu à l'esprit de l'homme, ce que Dieu, a préparé pour ceux dont il est aimé.** En effet, l'apôtre Paul capture parfaitement l'essence de mes brèves réflexions. Ce que Saint-Paul veut nous faire comprendre c'est que la sagesse de l'homme est limitée et impuissante, tandis que la véritable sagesse vient de Dieu et se révèle dans la faiblesse, la souffrance et la croix de Jésus-Christ. La foi doit être fondée sur Dieu et non sur la « persuasion humaine », bien que je ne me renferme pas, bien au contraire, mais, grâce à tout ce lourd vécu, j'ai trouvé mon

espérance dans l'Éternel. Nous sommes pèlerins
d'espérance ! Et je dirai que nous sommes tous pèlerins sur
terre : nous sommes seulement de passage, puisque le Christ
est mort sur la croix pour la rédemption de nos péchés et
pour nous conduire vers la vie éternelle. Peut-être que c'est
la croix que je suis destiné à porter, comme une épreuve de
ma foi...

CH - 11 L'ESOTERISME

Durant mon adolescence, j'avais un penchant pour l'ésotérisme, depuis mon plus jeune âge, je voyais certaines choses invisibles pour la plupart des personnes. Je voyais des personnes et je percevais des présences dans certains lieux où je me trouvais. De ce fait, j'ai toujours cru qu'un autre monde existe après la mort, je ne pouvais l'expliquer et en parler. Très vite, j'ai été plongé dans la recherche existentielle comme beaucoup à un moment précis dans la vie; le monde du "paranormal" était devenu une passion: après plusieurs recherches sur internet, je suis tombé sur des vidéos d'une femme pratiquant de la magie blanche (wicca)

J'ai eu un engouement tel que je me suis mis à pratiquer moi-même des rituels de magie, je portais un pentagramme et j'avais mon grimoire. Il y avait de temps en temps des séances de ouija, une table avec des lettres et des chiffres pour communiquer avec l'au-delà. Cela se réalisant correctement, j'obtenais des réponses, mais celles-ci ne provenaient pas de défunts, mais plutôt d'une force obscure.

Après avoir suivi des rituels et avoir été dévoué à une autre forme de spiritualité, j'ai commencé à voir des phénomènes très troublants et terrifiants, comme des apparitions malfaisantes qui me terrifiaient la nuit, mais aussi des objets qui bougeaient sans explication naturelle, ainsi que des

portes qui claquaient, et cela devant témoins... J'ai ouvert des portes en croyant les maîtriser, mais, en fait, il n'y avait aucune maîtrise dans tout cela. Originaire de terres celtes (la Bretagne), j'ai été naturellement attiré par cette spiritualité ésotérique. J'ai acheté un pendule et des livres sur l'occultisme. Je me suis mis à chercher des objets perdus pour m'initier, et cela fonctionnait vraiment. Une fois que j'ai maîtrisé cet outil, je l'ai utilisé pour communiquer avec « mes guides ». Du moins, c'est ce que je pensais : le pendule tourne dans un sens pour répondre « oui », et dans l'autre sens pour répondre « non ». Je me souviens qu'un soir, alors que je me livrais à un rituel pour pouvoir communiquer avec l'au-delà, j'ai eu une vision qui semblait très réelle. Une armée de créatures, plutôt des êtres de lumière, est apparue. Leurs corps étaient entièrement blancs et cachés par des ailes. Il y en avait beaucoup de paires ; je n'ai pas pu les compter tellement c'était éblouissant. J'ai pensé halluciner, alors je me suis éloigné pour voir si je les voyais encore, et ils étaient encore là. Cela a été très marquant : j'étais avec un ami à ce moment-là et cet ami, sans que l'on se dise quoi que ce soit, a eu des réactions étranges au même moment que ses apparitions, des plus spectaculaires ! Cet ami m'a aussi rapporté que j'avais tendance à parler d'une langue « farfelue » ; je n'avais pas réalisé que c'était le cas. Nous avons tous deux arrêté ce que l'on faisait et nous étions très troublés. Je n'ai pas eu de

communication avec qui que ce soit, et j'ai le sentiment, avec le recul, que ces « êtres » étaient là pour nous protéger. Je ne suis pas certain, mais, peu importe le résultat, rien ne s'est passé comme je l'avais prévu... Je voyais régulièrement une thérapeute-énergéticienne qui me prodiguait des soins. Après les séances, je ressentais effectivement un profond bien-être, mais cela ne me suffisait pas. Par la suite, j'ai pris la décision de tout arrêter. J'ai brûlé mon grimoire et mon pentagramme. Je me suis remis à prier, c'était pour moi une évidence que de me tourner vers Dieu. Je savais que Dieu avait autorité et qu'il pouvait tout faire. De ce fait, je n'ai pas eu besoin de faire recours à un exorcisme, car ma foi m'a délivré de cette emprise. En étant dans la lumière, je n'ai plus vu le moindre brin d'obscurité. Mon grimoire a été remplacé par la Sainte Bible et mon pentagramme sera remplacé par une grosse croix en bois ! Ce fut le début d'une repentance et d'un cheminement vers la vérité. **(Jean 14-6) Jésus dit :** Moi je suis le chemin, la vérité et la vie...

CH 11 – AUX FRONTIERES DU REEL

Je ne savais pas trop comment aborder le sujet et il fallait que je le place quelque part. Mais vous allez vite comprendre. En fait, je n'ai pas vraiment changé de sujet. Oui, ça vous paraît incompréhensible, mais voici ce que j'ai à vous raconter. Je vous laisserai vous faire le rapprochement entre le chapitre précédent et celui-ci. En fait, ce n'est pas à mon sens un nouveau chapitre, mais plutôt une deuxième partie de ce chapitre. Je vais vous parler de mon vécu ; l'EMI, sigle pour dire Expérience de Mort imminente. Les Anglo-saxons disent NDE, c'est la même chose. Bref, je n'avais alors que treize ans quand les faits se sont passés.

J'étais en vacances aux sports d'hiver avec mes parents quand, soudain, je fus pris d'un malaise. J'étais à terre sur le sol, inconscient, mais je voyais tout ce qui se passait et pourtant mon corps lui était inerte. Je vois ma mère à travers le mur qui se trouva en face de moi. Je flotte et je suis incapable de reprendre possession de mon corps. La sensation n'était pas de la douleur. Je me sentais présent, mais tout semblait désagréable. J'ai ressenti de l'anxiété et de la peur de ne pas pouvoir revenir dans mon corps. J'étais comme paralysé, personne ne me voyait. J'ai voulu crier pour être entendu, mais personne ne m'entendait. Et oh ! Je suis la ! Cependant, aucune réaction ne vint de la part de ma

mère. C'est après que je la vois rejoindre la pièce dans laquelle je me trouvais et je la vois faire des gestes et la vois s'approcher de mon corps, le secouer dans tous les sens pour que je reprenne conscience. Selon ce que m'a raconté ma mère, mes yeux étaient révoltés et mes lèvres bleues. Soudainement, j'eus l'impression de tomber ; je revins dans mon corps avec des yeux à demi ouverts, et je vis ma mère. Je n'en ai évidemment parlé à personne durant plusieurs années. À cet âge-là, je ne savais rien à ce sujet. Je suis un enfant qui a été baptisé et j'ai eu des cours de catéchèse ayant été scolarisés dans un établissement privé comme je vous l'ai déjà dit précédemment. Je n'ai à ce jour aucune explication qu'en a ce malaise que j'ai pu avoir. Cette expérience m'a profondément marqué, et il m'a fallu du temps pour m'en remettre, à la fois sur le plan physique et mental. Quelques années plus tard, j'ai été dans mon esprit tenté de vouloir en parler à un médecin, mais je n'ai jamais osé. J'aurais aimé qu'on me fournisse des éclaircissements logiques à ce moment-là sur ce qui s'était passé. Comment est-il possible que je me sois vu et que j'aie vu ce qui se passait autour de moi ? Le fait que je m'en souviens dans les moindres détails encore actuellement est pour moi une preuve que cela n'était pas un rêve ni une hallucination. C'était ma première incursion aux frontières du réel. Plus tard, une autre expérience m'attendait : dans ma chambre à l'hôpital psychiatrique, où je devais être soigné pour ma

dépression. Un soir, alors que mon esprit était profondément tourmenté, j'ai décidé de mettre fin à mes jours une nouvelle fois. Dans cet acte désespéré, je suis tombé inconscient. C'était la nuit, les infirmières étaient alors en train de faire le tour des chambres pour s'assurer que les patients vont bien.

Il faisait sombre, en fait c'était le néant. Aucune lumière ne passait dans cette obscurité. Je criais, « Jésus ! » Jésus ! Je t'en supplie, sauve moi ! Fais-moi entrer dans ton royaume que tout cela s'arrête ! Je crois en toi ! Où es-tu, Jésus ?

Loin, une lumière m'est apparue. Cela semblait vraiment loin. Puis je suis monté et j'ai découvert un endroit qui ressemblait à un hémicycle. Beaucoup de monde était présent, c'était très beau. Des grands piliers en pierre et en marbre, beaucoup d'or, et des personnes qui parlaient entre elles. Elles étaient toutes vêtues d'un long manteau de couleur rouge, et semblaient être des personnes très importantes. Je sentais qu'elles avaient de l'autorité ! Et puis j'ai entendu une voix me demander ce que je faisais là. Et sans comprendre pourquoi j'ai répondu, « Je suis au purgatoire... » Puis, brutalement, je suis de retour dans le noir le plus profond. Une voix masculine me dit : « Antonin, mon fils bien-aimé... Ton heure n'est pas encore venue... »

Et je suis revenue dans mon corps physique. Je perçois des voix, puis peu à peu de la lumière. Mes yeux s'entrouvrent. Je ne me sens pas bien du tout. Je vois du personnel médical autour de moi. Ils étaient nombreux. Le SAMU est présent avec des ambulanciers et deux infirmières que je reconnais. Il est certain que, suite à cet événement, je n'ai plus eu envie de mettre fin à mes jours. Je savais que mon heure n'était pas encore venue et que, quoi qu'il arrive, l'heure de ma mort ne m'appartenait pas. Cela me perturba durant



CH 12 – L' ACTIVE RECONSTRUCTION

Alors que j'étais dans cette chapelle, après un temps de prière, j' ai attendu un échange avec le prêtre, qui prend une à une les personnes s'y trouvant.

La chapelle est constituée d'un chœur avec l'autel et il se trouve une pièce derrière l' autel . De là y sort le prêtre, il me fait signe. Je me dirige donc vers lui et il me conduit dans la pièce du fond. Je m' assis en face de lui et nous entamons une discussion basée sur des questions que le prêtre me pose. Je lui émets le souhait de devenir religieux. Ce prêtre qui m' avait suivi spirituellement durant quelques années m' adressa un contact d' un de ses confrères.

Le prêtre : « Tiens, voici le contact où tu pourras aller. Tu l'appelles et tu dis que tu viens de ma part. »

Il s'agissait d'un abbé tenant une congrégation de moines bénédictins proche de Rennes en Bretagne. Ce dernier m'accueille pour une semaine de retraite au sein du monastère. Vendredi vers 16 heures, je me présente à la porte d'entrée. Un homme en habit noir m'ouvre.

Moi — bonjour, vous êtes le Père Piron ?

L'Abbé - oui ! et vous devez être Antonin.

Moi - oui !

L'abbé — « Venez ! Je vous fais la visite pour vos quelques jours parmi nous. »

Je le suis ; il commence par me montrer ma cellule. C'est ainsi qu'on appelle la chambre. D'abord, le cloître où circulent les moines, puis le réfectoire où se restaurent les moines et termine par le plus important la chapelle là où se font tous les temps de prière. Au total, pas moins de sept offices par jour. J'ai tout de suite eu comme des frissons en entrant dans cette chapelle, un immense sentiment de paix intérieure me prend. Stupéfait, je reste sans mot. À seize heures trente, c'est l'heure de la prière du chapelet. Bien évidemment, je suis invité à y participer avec la communauté. Après cela, je fais la rencontre des moines et me présente. Tous étaient très accueillants. Une quinzaine de moines abrite ce monastère. Bien sûr, mon précieux accordéon était avec moi durant toute la durée du séjour. Sous l'œil bienheureux des moines. À leur demande, je suis donc aide-musicien pour trouver et déchiffrer de nouvelles partitions de chants liturgiques pour la communauté. Je prends ce travail très au sérieux.

Alors que nous entamons les fêtes de la Toussaint, je suis invité à jouer de l'accordéon au moment du repas. Tous étaient contents, certains dansaient, d'autres chantaient. Ce

fut un beau moment, j'étais heureux de partager ma joie avec mon instrument. La semaine se termine et je demande au prier général (l'abbé) de m'entretenir avec lui pour conclure cette semaine.

Il m'invite dans son bureau et me pose des questions très personnelles, comme « Suis-je en couple ou célibataire ? » ou encore « Comment définis-tu ta foi ? »

Il me mit en contact avec une congrégation où se tient le responsable des novices en Vendée. Je prends l'adresse avec joie et conserve le bout de papier dans mon sac à dos.



CH 13 - LA RECHUTE

De retour chez mon ami qui m'héberge, je ne me sens de nouveau pas bien et les idées noires refont surface. Je me retrouve de nouveau hospitalisé, et ce, pour la huitième fois. Cette hospitalisation m'a fait le plus grand bien, j'en avais besoin. J'ai rencontré des personnes très intéressantes et formidables. Un groupe d'amis s'est formé, il y avait Matthieu, Stéphane, Jérémy et Margaux. Ce groupe resta soudé même après le départ de l'hôpital, et j'ai par chance trouvé une colocation par l'intermédiaire des réseaux sociaux avec une amie de longue date, ce qui m'a permis de sortir de l'hôpital sereinement. Le départ fut difficile, j'avais été trop longtemps confiné et la réinsertion fut désastreuse, un mal-être me prend et des montées d'angoisse m'envahirent. Je n'arrive pas à me reconnecter avec l'extérieur ; j'étais pris dans l'engrenage des hospitalisations à répétition.

Je repris le travail, mais plus rien. La flamme qui m'animait s'était comme éteinte. La passion n'était plus là et à la maison, je m'ennuyais, la solitude me gagnait comme un aimant et je repense à mon chien Monster, ce qui me fait verser quelques larmes de tristesse et de nostalgie. J'avais perdu toute raison de vivre. Entre-temps j'ai eu un rendez-vous avec le père Blaise de la paroisse dont je dépends non loin de la commune du domicile de mes parents là où j'ai

grandi, afin de lui faire part de mon désir de faire le sacrement de la confirmation, cela correspondant à mon projet de noviciat. Malgré ça, je n'avais plus le gout de vivre, il me semblait avoir déjà bien vécu. J'ai vingt-quatre ans, mais l'impression d'avoir vécu le double. Et puis vivre pour quoi faire ? Pour survivre ? Non merci ! Je préfère une vie courte et belle plutôt qu'une vie longue et ennuyeuse. Mais Dieu m'a donné la vie, alors je me bats pour lui, pour lui faire honneur. Il m'a aussi donné la force d'écrire, alors j'écris.

Je préfère réussir ma vie que réussir dans la vie

Soyez sûrs que je poursuivrai mon bout de chemin et que, si mes yeux se ferment pour toujours, ce sera le désir de Dieu. Dans le livre, Dieu est l'écrivain, je suis le lecteur, mais il peut aussi se relire et réécrire. Si tu as des moments de doute, alors prie, tourne-toi vers le Seigneur et la vie ne sera que meilleure.

CH 14 - PERTE DE CONTROLE

Mon attachement à Saint-Benoit est étroitement lié à mon passé. Ayant vécu dans la précarité, je sortais alors de l'hôpital et j'avais fait la rencontre d'une jeune femme dont je suis tombé amoureux... J'avais l'idée de partager mon histoire avec elle, elle était elle aussi en situation précaire et donc c'est tout naturellement que je lui proposai de venir s'installer chez moi ; et c'est ainsi que les ennuis ont commencé. Je voulais pour elle son bonheur, je voulais tout faire pour la rendre heureuse, voulant lui faire remonter la pente... Je payais les courses pour deux personnes, je lui achetais des cadeaux, je lui achetais même du tabac, alors que je n'arrive pas à vivre correctement, mais l'amour nous fait faire des choses folles, surtout quand on n'est pas correctement stabilisé émotionnellement et psychologiquement. J'avais alors un très lourd traitement médicamenteux. Cela rendait la vie très difficile, car je devais continuer à travailler, même si les médicaments m'assommaient, pour payer le loyer en retard et pouvoir me nourrir. J'étais toujours en retard pour payer mes factures d'électricité. Parfois, le courant sautait pour cette raison. J'étais vraiment au plus mal. Cette jeune femme ne me rendait pas non plus la vie facile ayant des crises, il arrivait souvent qu'elle se mette à se scarifier. Elle était dans une telle détresse qu'il arrivait bien souvent que les services de secours se déplacent

à mon domicile, car, en fait, elle les appelait sans cesse ! Je me rappelle encore la nuit où Monster, mon chien de garde, était en liberté dans l'appartement et où nous étions tous les deux couchés. J'étais très fatigué, mais soudainement, je voyais mon chien s'agiter. Je rappelle que Monster est un chien dressé à la défense et donc, de ce fait, il était très alerte pour me protéger. J'ai alors entendu cette jeune femme dire qu'elle avait vu quelqu'un avec une arme... Après ces événements, je me préparais à devoir défendre mon domicile. Je sortis donc pour faire le tour de l'appartement, qui était au rez-de-chaussée. Et là, j'aperçus un uniforme : c'était la gendarmerie ! Intérieurement, je ressentais une colère profonde face à leurs agissements, car cela ne pouvait plus durer. Un jour, elle fut en crise. Cela me rendait très mal, alors je décidai de faire une bêtise qui avait des conséquences graves. Je saisis un couteau et je le mis à ma gorge. J'en pouvais plus... Les pompiers furent alertés et très vite une petite cellule de crise se mit en place à mon domicile. Les gendarmes étaient arrivés, essayant de négocier avec moi, mais c'était peine perdue : j'étais déterminé. Arrivaient alors les pompiers. Je refusais catégoriquement que quiconque entre dans mon domicile ! Car je savais que l'issue allait me conduire à l'hôpital si je loupais ce que je m'apprêtais à faire. J'engageai alors une discussion avec un des pompiers. Il avait un peu gagné ma confiance. Un gendarme s'exclama alors de l'extérieur :

« Laisse au moins rentrer les pompiers ! » Acceptes-tu ? Et j'ai accepté en disant oui seulement aux pompiers. En les voyant entrer, tout en négociant, je tenais fermement le couteau et il me promettait de ne pas aller à l'hôpital. Finalement, j'ai lâché ce couteau. Elle fut transportée par une ambulance de pompiers pour sa crise en direction de l'hôpital psychiatrique, et moi je me dirigeai vers le service des urgences. Dans une autre ambulance. Après avoir échangé avec un psychiatre de l'hôpital, je suis retourné dans la maison familiale, marquant ainsi la fin d'une épreuve difficile, mais en entraînant une autre. Mes parents m'ayant repris à la maison décidèrent de se retirer de la caution et c'est ainsi que je me retrouvais sans logement. En fait, par peur qu'elle ne revienne dans l'appartement le squatter. À la maison, cela ne se passait pas très bien. Des malentendus s'installaient entre mes parents et moi. J'ai donc décidé de quitter le domicile. J'ai alors acheté une toile de tente et je dormais dehors dans la forêt. J'étais très en colère contre mes parents. Je me sentais comme si je venais d'être mise dehors de mon propre domicile. Je pensais que c'était contre moi et je n'y pouvais rien. C'était la maladie. Je dormis dehors alors quelque temps avant de m'acheter une caravane, je travaillais alors à ce moment comme adjoint de direction dans une société de sécurité privée à Rennes. J'avais alors stationné ma caravane non loin du bureau pour lequel je travaillais, je donnais beaucoup de ma

personne au sein de cette société, gestion des ressources humaines, et gestion client le matin, la journée je travaillais dans un magasin et la nuit dans un bar, toujours obstiné par le dévouement, mon travail était apprécié et je comptais pour mon patron. Il voulait que je reprenne l'affaire. Tout ne se passait pas comme prévu : le salaire était en retard, les paiements étaient irréguliers et toutes mes heures n'étaient pas comptées. J'étais en quelque sorte dans une sorte d'esclavage. Étant lié d'amitié avec mon ex-beau-frère, j'avais accepté de le loger. Il était en compagnie de sa chienne, Isia (malamut d'Alaska). J'ai constaté que ce pauvre chien subissait des sévices de la part de son maître. Voyant cet animal maltraité, affamé et emprisonné, cela me brisait le cœur. Moi, qui étais alors dresseur de chiens, je lui ai signalé que cette situation ne pouvait plus continuer, mais mes efforts furent vains. Jusqu'au soir où c'était la fois de trop arrive ce qui devait arriver. En rentrant du travail, il m'annonça d'un ton neutre et d'une normalité absolue.

Mon ex-beau-frère — bon, bah ! la chienne est morte.

Moi — que s'est-il passé ? Lui répondait - je

Mon ex-beau-frère - Elle a fait un arrêt cardiaque, je n'ai rien pu faire.

Bien sûr, cela me choque et je n'y croyais pas vu les sévices

auxquels elle avait le droit. J'appelle alors un collègue pour savoir ce que je devais faire ayant le doute d'un possible meurtre. Je lui demande où il a mis le corps ; il me répond : « Loin, à l'abri des regards. »

Tu ne peux pas faire ça, c'est interdit. Il faut contacter un vétérinaire ou un service pour récupérer le corps et l'incinérer !

J'étais persuadé qu'il avait tué sa chienne. J'ai alors décidé d'appeler la gendarmerie et d'expliquer la situation. En expliquant les faits, un des gendarmes m'a dit que c'était la première fois qu'ils intervenaient sur ce genre de fait.

La dépouille ayant été retrouvée avec deux trous dans la boîte crânienne j'avais eu raison d'appeler les gendarmes. J'étais fou de rage, une perquisition a eu lieu dans ma caravane, c'était le début des ennuis. Aussi avais-je remarqué que je n'avais plus de porte sur ma caravane. Mon ex-beau-frère l'avait cassée soi-disant en s'énervant. J'ai alors décidé de le renvoyer. Plus de caravane; l'humidité avait pris et les insectes grouillaient. J'étais de nouveau "à la rue". Je dormais donc dans ma voiture. Les mois passèrent, et l'envie de démissionner me prit. Je suis alors devenu chômeur. Je me suis retrouvé chez Marie et son conjoint Matthieu, où je fus hébergé quelque temps; le temps de retrouver un logement. Mes parents m'ont alors repris, en

arrivant à la maison j'ai lâché prise et une colère est montée en moi, cassant tout et me faisant du mal je suppliais que l'on m'ôte la vie. Ensuite, cela s'est calmé, mais toujours avec de mauvais souvenirs de mon passage. J'ai rompu les liens avec ma famille. Ayant été sans abri, je m'appuie beaucoup sur Saint Benoit qui a vécu une vie d'ermite. C'est d'ailleurs dans des monastères bénédictins que je fis mes retraits. Seigneur, pourquoi le mal existe-t-il chez l'homme ? De ce fait, j'ai été contraint de vendre ma voiture pour subvenir à mes besoins. C'est à la maison que j'ai ressenti l'appel à devenir moine, désirant une vie plus tranquille et moins tourmentée. Je me suis alors réfugié près de mon Père, le Christ Jésus. J'ai demandé à faire un mois de discernement. Je suis alors parti à Évian-les-Bains à la maison des novices. Saint Benoit est le Saint patron des exorcistes. Il avait de grands pouvoirs contre l'assaut du mal, et c'est ce que je voulais moi, vaincre mon mal. Cela me correspondait bien...

Voici la caravane dans laquelle je vivais



CH 15 - LA REVELATION

Mon arrivée au monastère se fait au milieu de la prière des vêpres à dix-huit heures. Je suis tout de même accueilli par le frère hôtelier, je m'installe avec eux dans la chapelle, un des frères me donne un bréviaire (livre de prière des moines) et je prie l'office . Après l'office vient le tour du repas : je peux donc rencontrer les frères. Surprise ! Un des moines est mon frère spirituel ; le frère Jérôme qui m'avait guidé lors de ma première retraite à Rennes. Je me détends après avoir longuement marché jusqu'au monastère sur les hauteurs . Le mois fut long, je travaillais dur au jardin et les journées étaient prenantes. J'ai tout de même appris cinq prières par cœur. Étant fatiguées, beaucoup de questions se bousculent dans ma tête. Suis-je bien sûr de vouloir faire cela toute ma vie ?

Puis vient la rencontre d'un homme appelé Mathieu, un laïc consacré. J'ai beaucoup échangé avec lui, il a redonné vie à mon projet. Je sais maintenant quelle voie prendre. Ayant une santé fragile, cela coulait de source. Mon discernement résultait sur le fait de m'engager comme oblat séculier, c'est-à-dire un laïc consacré. Je découvre aussi la possibilité d'être hébergé dans une association à Lourdes, ce fut pour moi une immense joie. Peu après le stage que je réussis à tenir pendant la période d'essai jusqu'au bout. Le contact a

été pris avec l'association avec la grâce de Dieu. Il reste une seule place, je pars donc en direction de Lourdes. À mon arrivée à Lourdes, je fus chaleureusement accueilli par la membre du soutien. Elle me présenta la maison où je dormirais, et les résidents que je découvrirais un à un au fur et à mesure. La demeure se présente dans une ancienne cour d'école il y a un jardin et un préau, bref je m'y sens bien dès le premier jour. Des messes presque tous les jours et la récitation quotidienne du rosaire à la chapelle de l'association. Certains midis, un prêtre vient manger avec nous, cela a été l'occasion de lui parler de mon projet en plus d'être oblat, celui d'être aumônier d'hôpital. Étant lui-même aumônier en plus d'être prêtre. C'est pour moi un appel fort, ayant été suivi par les aumôniers quand j'étais hospitalisé. Je veux moi aussi visiter les malades et leur porter la communion.

— Père, je dois vous parler après le repas.

Le père - oui, pas de souci.

Moi, je sens une vocation pour devenir aumônier dans un hôpital.

Le père — tu devrais rencontrer Charles. Il est aumônier à l'hôpital de Lourdes et il peut te parler de cela. Le prêtre était la personne à voir.

Étant allé à la rencontre de Charles lui exposant mon désir de devenir Aumônier, celui-ci m'explique comment procéder et me fait découvrir son métier et le service de l'aumônerie, mais je n'avais pas les qualifications requises. Le temps passe à la demeure et, peu à peu, ma foi grandit. Je vis l'Évangile, je prie et je vis en communauté. Mon désir de me donner au service des autres et de l'Église reste toujours présent. Petit à petit, je discerne. « Parle, Seigneur, je t'écoute. » Je prie constamment l'Esprit saint pour qu'il m'éclaire. Puis vient l'inattendue.

J'avais très mal au dos. Cela gâchait ma vie et mettait en cause ma raison de vivre ; j'en venais à me taper la tête contre les murs sans arriver à dormir la nuit. En fait, je développe une discopathie et une discarthrose dégénératives. À la demeure, j'ai pu me rendre compte de la bonté qui règne au sein de cette association et de l'attention de mes frères qui m'ont installé un lit médicalisé. Cela m'a beaucoup touché. C'est pour cela que j'appelle mes colocataires, mes frères et mes sœurs. C'est pour moi devenu comme une famille. J'ai beaucoup été éprouvé dans ma foi, mais le Seigneur ne m'a pas laissé souffrir.

CH -16 MES GRACES DE GUERISONS

Antonin LEBRUN

Bureau des constatations
médicales
Sanctuaire Notre-Dame
de Lourdes

Bonjour,

voici que je vous écris ce jour pour vous faire part de mon témoignage de la grâce que j'ai reçue.

Je m'appelle Antonin, j'ai 25 ans et je réside a Lourdes depuis septembre 2024.

Je souffrais terriblement du dos au point de me retrouver régulièrement aux urgences, car je me "coinçais" le dos. J' étais souvent difficilement mobilisable, je devais avoir recours aux services de secours pour me soulager et pour pouvoir me transporter à l'hôpital.

J'en ai alors parlé à mon médecin traitant qui à l'époque était le docteur É J, elle m'a donc prescrit des imageries qui révéleront une discopathie dégénérative L5-S1 débutante et
Une Discarthrose D11- D12

En décembre 2024 alors que j'accompagne un malvoyant dont j'ai la charge en tant que bénévole à l'OCH, accompagné d'un autre bénévole, j'ai fait, dans la même journée, un chapelet à la grotte suivi d'une confession, puis du geste de l'eau.

C'est à la suite du geste de l'eau que je me suis senti beaucoup mieux. Je marchais avec une canne, car j'avais de la difficulté à me déplacer et mon dos était très courbé, mais j'ai commencé à marcher sans elle, ce qui a surpris mon collègue bénévole.

Je n'ai alors plus ressenti de douleurs

Depuis, je n'ai plus eu à me présenter aux urgences ou à consulter mon médecin pour ce mal de dos. Je ne prends plus d'antidouleurs (je prenais de la codéine).

J'ai donc pu reprendre des activités physiques, alors que je passais beaucoup de temps couché.

J'ai rendez-vous chez mon médecin traitant ce mercredi 30 avril afin de me faire prescrire des imageries, je passerai au bureau afin de vous remettre tout les documents pour preuves (compte rendu des urgences, ordonnances, compte rendu d'imageries...)

J'ai besoin de connaître votre position de médecin sur cette absence soudaine de douleurs.

Je reste joignable et vous remercie pour votre intérêt porté sur mon cas.

Cordialement
Mr Lebrun Antonin

**(extrait lettre adressée au bureau des constatations
médicales)**

Cela ne fut pas la première grâce que j'ai reçue : en effet, lors de ma visite au monastère de Rennes, j'étais à ce moment avec béquille en phase de rééducation, suite à une entorse et à une fracture du pied dont j'avais été victime. Après quelques mois en fauteuil roulant, la rééducation fut rude et les douleurs étaient encore présentes. J'ai alors prié avec ferveur l'archange Saint-Raphaël, l'ange guérisseur, pour qu'il vienne me soigner. Et, un matin, je me levai de mon lit sans aucune douleur et je me mis à marcher comme si rien ne s'était passé. Cela s'est produit environ 4 jours après mon entrée dans ce monastère. L'Abbé Piron fut stupéfait et prononça ces mots : mais tu marches ? Oui, mon père, je marche ! Lui répondis-je ! Cela s'est su dans tous les monastères de la congrégation, mais ne s'est pas ébruité en dehors, je ne cherchais pas non plus à ce que ce soit divulgué, je vous en parle ainsi pour vous témoigner de la puissance de Dieu qui continue toujours à faire des miracles. Je me sens très proche de Jésus avec l'obtention de ces grâces. Un ami m'a dit un jour en entendant ce récit, il te

considère comme son ami. Ce à quoi j'ai répondu je ne sais pas, mais oui, j'espère qu'il me considère comme tel.

CH-17 ME VOICI

N'ayant pas encore reçu le sacrement de confirmation, je décide de m'y préparer à Lourdes. Pour cela, j'ai rencontré Romain, un responsable du diocèse. Il a rempli un document officialisant mon entrée comme confirmant. Quelle joie !

Sept juin deux mille vingt-cinq, veille de la Pentecôte, c'est le grand jour. Accompagné de mon parrain, je me suis installé dans la cathédrale de Tarbes avec environ quatre-vingts autres adultes. Nous avons commencé les répétitions à dix-sept heures. Toute l'après-midi, l'émotion m'a envahi. Quelques confirmands devaient dire un court témoignage. J'ai longuement hésité, puis, après avoir regardé mon parrain, je me suis levé et j'ai témoigné. L'évêque était présent à ce moment-là ; un peu impressionné par l'assemblée, je tremblais de la voix. J'étais fier de pouvoir parler au nom du Christ, celui qui a été mon libérateur et mon sauveur. Tous les témoignages étaient émouvants et profonds, mais ils étaient différents dans la forme, même si je me retrouvais dans certains, mais dans le fond, ils étaient tous semblables, car ce qui nous unit, c'est bien l'amour du Christ, qui est venu nous chercher. Vingt heures trente la célébration commence, mais les parents qui avaient fait le déplacement sont présents, ce qui est une belle preuve

d'amour, car fréquenter les églises, ce n'est pas dans leurs habitudes. Tous, à l'appel de notre nom, nous avons répondu d'une voix forte et affirmative : « ME VOICI ! » C'est devant l'Autel que je fus marqué du Saint Chrême, signé sur le front par l'évêque. Ainsi, je suis marqué du sceau de l'Esprit saint ! Une étape importante de ma vie de baptisé vient d'avoir lieu : je veux continuer à suivre les pas de mon Sauveur.

Mon premier voyage à Lourdes remonte aux années de collèves, j'avais alors quatorze ans. J'ai fait la connaissance de Marie, une autre hospitalière hébergée dans le même hôtel que moi. Marie a été pour moi une belle rencontre, elle m'a d'ailleurs secouru lors d'une tentative de suicide.

Un après-midi à la maison de mes parents, j'étais très mal. Un message a été envoyé à Marie en disant "je vais en finir appelé le 15 pour venir constater ma mort, je t'aime Antonin." Aussitôt, mon téléphone se mit à sonner, puis ce fut au tour des appels masqués de commencer à sonner. Je restai déterminé à ne pas décrocher et décidai d'éteindre mon téléphone. La laisse de mon chien était accrochée à une poutre dans la ferme de mes parents : elle me permettrait de mettre fin à mes jours. Restant introuvables, des recherches se mirent en route par les secours. Les heures défilent et je me retrouve sur un brancard des pompiers. J'avais été inconscient. Un gendarme est aussi présent pour constater

mes lésions autour du cou. Je pris conscience que les pompiers et mes amis m'avaient sauvé la vie. Marie et son compagnon qui était présent à la ferme, avaient fait le déplacement et étaient arrivés avant les pompiers. Mon père était aussi présent. Je l'entendais dire : « Tout va bien ! » Il avait ma mère au téléphone.

Marie a joué un rôle important dans ma vie. J'ai gardé des liens avec deux frères congolais, Jadis et Joseph, jusqu'à présent. J'ai séjourné régulièrement chez eux à la paroisse de Saint Louis Marie-Grignon de Montfort. Où il résidait. J'ai donc toujours eu un "pied a terre" avec le Christ. Depuis mon arrivée à Lourdes, je vais beaucoup mieux et je continue de "porter la croix". Je suis ravi d'annoncer que je suis officiellement inscrit comme confirmant et que j'ai trouvé un parrain de confirmation pour m'aider dans ma préparation. Quelques jours plus tard, j'ai eu rendez-vous avec l'abbé de Rennes pour mon projet d'oblature. Je le dois à Jésus, car j'ai prié pour une stabilité et je me sens maintenant pleinement en phase avec ma foi. Je grandis et prend de la maturité de jour en jour. Il y a quelques années, j'ai consulté le service des vocations au séminaire St Yves, car je ressentais un appel à devenir prêtre, ou du moins à servir Dieu. J'ai donc rencontré le Père enseignant du séminaire de Rennes, mais, hélas ! il ne m'a pas donné de suite favorable et me dit de revenir dans un trois ans. Ce que

j'ai fait, mais toujours sans réponse positive. Il faut croire que le Seigneur m'attend à faire autre chose que prêtre. Avec le temps, j'ai appris à faire confiance à Dieu et j'ai pris conscience que ma vie ne m'appartenait pas et que ma mort non plus. Ils appartiennent à Dieu. Maintenant que je suis en vie, il faut faire confiance, car Dieu a prévu pour nous un avenir. Je ne suis pas vivant par hasard. Ma destinée est d'être au service des autres et de rendre témoignage. J'ai bien compris cela, car nous grandissons grâce à l'autre.

Je me souviens du compagnon de Marie qui m'a dit un jour "tu ne sais pas faire un nœud correctement ! En parlant de ma pendaïon. C'est comique ! C'est vrai que je n'avais pas fait de nœud correct pour une pendaïon ! Je regrette profondément ce geste, car j'ai causé de la souffrance à mon entourage et j'ai même perdu des amis.

Maintenant que je vis en Christ, je n'ai plus peur de l'avenir, car je ne suis pas propriétaire de ma vie, j'avance avec lui sans me soucier du lendemain. Je prie souvent par l'intercession de la Vierge Marie ; tous les jours, je récite un chapelet. C'est comme si ma mère, étant adoptée, je me dis que ma mère, c'est la Vierge Marie, et mon père, c'est Jésus. C'est comme cela que j'ai accepté mon adoption. Cela n'a pas été toujours facile à accepter, mais je suis là et je m'abandonne pleinement entre les mains de Dieu. Apprendre à pardonner et se confier à l'autre en toute humilité, partager

de bons moments, c'est vivre sa foi.

Je suis passé de la dépression à Dieu. Je repars comme une remise à zéro entouré de belles personnes et de notre Seigneur. Rien de grave ne peut m'arriver, car je suis uni à Jésus-Christ, et Jésus-Christ est en moi. Il a sacrifié sa vie pour nous, maintenant c'est à nous de prendre soin de notre existence. Je crois en Dieu, et croire en Dieu, c'est croire en la vie.

CH – 18 COMME UN FRERE

Moi - allô ? Gabriel ? C'est Antonin. Comment ça va ?

- Gabriel bien et toi ? Ça fait plaisir d'avoir de tes nouvelles !

Moi - on se donne rendez-vous chez mes parents pour jouer de l'accordéon ?

Gabriel - oui avec plaisir.

Gabriel est aussi accordéoniste, nous avons formé un duo « Les compagnons de l'accordéon » : Gabriel avait abandonné sa passion pour l'accordéon depuis longtemps, mais j'ai réussi à la lui redonner. Je fus profondément impressionné par son talent. Il m'avait dit qu'il jouait un peu, mais ce fut une agréable surprise d'entendre ses sons mélodieux. Nous avons donc pu jouer ensemble certains morceaux connus. Ce fut un moment de pur plaisir. Gabriel est quelqu'un de sensible et de généreux.

Plus tard, il m'a emmené dans un spa de luxe. Je me souviendrai toute ma vie de cette sortie qu'il m'a offerte. Ce fut une première pour moi. Au programme : hammam, sauna, bain-tourbillon et massage, de quoi faire le plein

d'énergie et oublier toutes ces souffrances accumulées depuis des années. Depuis, nous avons repris contact après l'hôpital et nous nous sommes revus plusieurs fois discutant de nos fragilités ou débattant des problèmes de la vie que l'on rencontre. Je lui ai même ramené de l'eau de Lourdes et offert une croix en pendentif. Il est devenu mon confident, il est comme un frère de cœur pour moi. On partage tout, surtout des vidéos que je poste sur les réseaux où l'on joue de l'accordéon. J'aime partager de l'émotion à travers mon instrument, cela me permet de m'exprimer, toute chanson raconte une histoire. L'hôpital, c'est fini. C'est maintenant la détente au spa et la prière pour tenir bon. Mais tout ne s'est pas passé comme prévu en effet, maintenant, j'habite à Lourdes. Je suis comme à l'école ; c'est l'école de maman Marie. Ici, je peux aller à la messe et me confesser tous les jours ; je grandis spirituellement. J'ai la chance d'être accompagnée et entourée. La prière est devenue une base essentielle dans ma vie ; je lis la Parole de Dieu tous les jours et je me nourris de cette parole. Jésus a dit: "celui qui vient à moi n'aura jamais faim. Et celui qui croit en moi n'aura plus jamais soif. Je suis le pain de vie. Celui qui croit en moi n'aura jamais soif. Moi, je suis le pain de vie". (Jean 6-35) C'est véritablement ce qui se passe en moi chaque jour. Saint Carlo Acutis disait que l'Eucharistie est mon autoroute vers le ciel ! Plus nous communions plus nous deviendrons semblable à Jésus ! J'ai comme l'impression

d'être là pour apprendre. Je suis véritablement comblé par la présence de Jésus et de Marie.

CH 19 – SERVITEUR DE DIEU

J'ai découvert à travers l'humanité du Christ, le sens du service, et de l'écoute, la richesse de la patience à travers mes frères et sœurs de l'association Aygues vives. À travers le parcours chaotique que chacun a vécu, j'ai pu en tirer de l'expérience. C'est en regardant ses ténèbres que l'on peut voir la lumière. Je ressens une profonde gratitude en contemplant mon chemin parcouru et ma situation actuelle. J'ai frôlé la mort, que ce soit sur le plan spirituel ou physique, à plusieurs reprises. Mon regard sur la vie a changé grâce au Christ et grâce à maman Marie. Le Seigneur ne cesse de me faire comprendre ce qu'est l'Amour par sa Parole, mais aussi par tous les signes qu'il m'envoie chaque jour par les rencontres, les guérisons, l'envoi de mon ange gardien, les EMI... C'est ce pour quoi je me sens appelé à devenir son disciple et son missionnaire. Ce dix-sept octobre deux mille vingt-cinq, je suis sur le point de terminer cet ouvrage avec l'espoir de diffuser la joie grâce à Jésus-Christ, et de contribuer à un monde meilleur. Même face aux doutes et aux obstacles la paix que me donne l'envie d'être son serviteur persiste et me donne la force de persévérer et de continuer. J'ai déjà consenti des sacrifices, et je suis prêt à en faire d'autres pour suivre cette voie. Les résultats obtenus sont très enrichissants pour moi. Christ Jésus me donne la force nécessaire pour avancer

avec lui. Je suis sans crainte. Éprouvant une réelle joie dans le service aux autres, je me sens comme accompli, mon passé et ma foi m'ont donné une force à faire déplacer les montagnes. Je sais aujourd'hui vers quoi je suis appelé et je suis déterminé à répondre à cet appel. Je suis donc devenu par la force du Saint-Esprit étudiant en théologie en vue d'une préparation pour entrer au sein d'un séminaire, mais conscient que rien ne peut se faire sans Dieu. Car je cite "Moi j'ai planté, Appolos a arrosé ; mais c'est Dieu qui donnait la croissance" (1 Corinthiens 6) Ainsi Frères et sœurs, je vous demande de prier pour moi et pour les vocations afin que la volonté de Dieu soit accomplie ! Et que nous répondions oui à cet appel ! Comme Marie a répondu oui à l'ange Gabriel pour enfanter notre sauveur, le Christ Jésus.

Souvent je demande au Seigneur de me guider afin de connaître
ma mission sur terre, je voudrais conclure par le psaume 22
(cantique de David)

L'Eternel est mon berger : je ne manque de rien

Il me fait reposer dans de verts pâturages, il me dirige près
des eaux paisibles

Il restaure mon âme, il me conduit dans les sentiers de la
justice, A cause de son nom.

Quand je marche dans la vallée de l'ombre de la mort je ne
crains aucun mal car tu es avec moi : ton bâton me rassurent
et me guide.

Tu dresse devant moi une table,

En face de mes adversaires ; tu oins d'huile ma tête, et ma
coupe déborde.

Oui le bonheur et la grâce m'accompagneront tous les jours
de ma vie , Et j'habiterai dans la maison de l'Eternel jusqu'à
la fin de mes jours.

Remerciements :

Personnels médicales du CHU de Rennes

SAMU 35

SDIS 35

Marie

Matthieu

Emmanuel

Damien

Ma maman (Maryline)

Mon papa (Philippe)

imprimerie Augé (Lourdes)

Touts ceux qui m'ont soutenus et tous ceux qui ont
contribué de près ou de loin a la rédaction de cette ouvrage.

Merci



13€

PREFACE

Dans cet ouvrage, vous allez assister à des écrits qui relatent des faits réels.

Certains passages ont été romancés pour permettre une meilleure approche du lecteur.

Tous les personnages cités ont existé et ont donné leurs accords pour mettre leur nom.

Antonin est un jeune homme âgé d'une vingtaine d'années qui, à un moment

de sa vie, se questionne sur sa raison de vivre. De l'adoption, à l'armée, en

passant par l'hôpital psychiatrique . Les écrits sont poignants et vont vous

faire plonger dans toutes les émotions.

Dans ce livre, où se mêlent et s'entremêlent suspenses, tristesse, joie, humour,

et la rencontre du plus ou moins inattendu , Jésus- Christ.

L'auteur va donc vous raconter ce qu'il a vécu, comment et

pourquoi a-t-il pris un chemin de vie des plus originaux.